

Resp 35369 - 10/6.

Académie des Jeux Floraux.

ÉLOGE

DE

RAYMOND IV,

COMTE DE TOULOUSE ET DE SAINT-GILLES ;

DISCOURS

Qui a obtenu un Souci réservé ;

Par M. AUGUSTE ALBERT FILS,

DE TOULOUSE.



TOULOUSE,

IMPRIMERIE DE JEAN-MATTHIEU DOULADOURE,

RUE SAINT-ROME, 41.

1840.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

1871

RAYMOND IV.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

1871

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION



TOULOUSE,

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

1871

ÉLOGE

DE

RAYMOND IV,

COMTE DE TOULOUSE ET DE SAINT-GILLES.

Indefessus Christi miles.

L'EUROPE féodale donnait, au déclin du monde barbare, le spectacle de l'anarchie et du despotisme, quand on vit luire dans la nuit du moyen âge le génie précurseur d'une révolution immense, la régénération de l'humanité par la justice. Ce fut la chevalerie, au renom populaire, qui fit revivre les sentiments sublimes de l'honneur, à une époque de décadence où régnait la force brutale ; ce furent les paladins de Provence, d'Aquitaine, d'Anjou, aux poétiques souvenirs, qui rendirent à la femme, plus méconnue que dans les gynécées de l'Hellénie, la liberté, des hommages, un culte. Mais cette aristocratie militaire, née de la con-

quête, conservait l'indiscipline de ses habitudes. Dépositaire des intérêts de la civilisation, l'église vint alors épurer ces caractères de fer : elle consacra les armes à protéger la faiblesse, elle entraîna les cœurs à punir l'oppression.

Les fastes de la chevalerie placent son berceau au midi de la France (1) : dans ces provinces, elle s'ennoblit de la double passion de la poésie et de l'amour. Notre pays s'enorgueillit encore d'offrir, à l'apogée des mœurs héroïques, le modèle parfait d'un guerrier formé à cette noble école. Comme le Cid, dont l'Espagne est si justement fière, Raymond de Saint-Gilles enfanta sa moisson de victoires. Plein de l'esprit de vaillance, il jouit d'une fortune aussi extraordinaire et de conquêtes aussi belles que la fortune et les conquêtes des aventuriers normands, qui échangeaient leur pauvreté héréditaire et leur manoir vieilli de Hauteville, contre les terres italiennes et la souveraineté de Sicile. Plus grand que ces capitaines fameux, tous rivaux en courage, le héros de la Terre-Sainte eut cette prescience du génie qui s'ouvre de nouvelles voies pour parvenir à l'immortalité. Au milieu de l'agitation des batailles, il ne souilla sa bannière d'aucune injustice; sa mémoire pure et sans reproche rappelle autant de vertus que d'exploits. Assis au premier rang parmi ses contemporains, il jette sur le passé une splendeur si vive, que l'apologie de ce siècle a besoin de son nom.

A ces titres, la postérité lui doit ses respects. Combien il a droit à une admiration filiale de nous que sa gloire honore aussi ! Tout ce que le culte de l'honneur

(1) Lacurne de Sainte-Palaye, *Mém. sur l'ancienne chev.* 1 part. — Heeren, *Essai sur l'influence des Croisades*, p. 120. — Schœll, *Histoire des Etats européens*, t. III, p. 282.

et l'enthousiasme de la religion ont produit de triomphes, il en fait notre héritage. C'est le digne représentant du Midi et de son époque, avec sa magnanime bravoure, sa loyale courtoisie, ses préjugés chevaleresques. Fut-il jamais de louange mieux méritée, de sympathies plus nationales? L'amour de la patrie inspire ici l'orateur. Heureux, lorsque j'évoque cette majestueuse figure des temps antiques, et que je réveille sous ses auspices la cendre éteinte d'une nation entière, d'avoir à renouer, à travers les âges, la chaîne des jours brillants dans nos annales, où les prodiges de l'héroïsme sont couronnés par les merveilles de l'intelligence!

Il y a dans la vie de chaque peuple un moment de splendeur solennel et décisif, qui intéresse l'humanité, et signale une phase de civilisation : la gloire est alors si nécessaire à sa vitalité, qu'il ne la répudie jamais sans mourir aussitôt. Notre patrie, dont le nom rayonne sur le passé, fut appelée à jouer ce rôle politique. Fidèle à ses destins, elle a conquis sa place dans l'histoire, et ne l'a point mesurée à l'étendue du territoire qu'elle occupe ici-bas. Certes, elle avait été florissante cette société Romaine, qui transforma la contrée des Tectosages en la riche Narbonnaise, qui dota ses élégantes cités des comices et de l'administration des Gaules. Les Visigoths, hôtes passagers de l'Ibérie gauloise, avaient imprimé dans la mémoire de l'Occident une idée plus grande encore de sa prospérité : il y eut quelque chose d'oriental à la cour de Gothis; les Césars du Capitole parurent revivre chez les descendants d'Ataulfe. Mais n'avons-nous été que des colonies de Rome ou de la Germanie? L'ère qui émane vraiment de notre nationalité, brilla six cents

ans plus tard. La Provence (1), ressuscitant à la lumière par un retour inespéré du sort, s'anima de sa mort féconde, et, secouant le joug que Clovis avait cru lui imposer à Vouillé, elle s'avança sans entraves dans sa vieille liberté. Réunie en un seul corps, soumise aux mêmes lois, elle obéissait aux comtes de Toulouse, dont le plus illustre fondait sur la force et la justice un pouvoir environné de tous les prestiges; rien ne lui manqua, rien, excepté la durée.

Faut-il s'étonner, qu'affaiblie par des démembrements successifs, cernée de tous côtés par des puissances rivales, cette famille souveraine ait des commencements obscurs? Si ses premiers progrès trahissent des efforts; si, faible et chancelante au début de ses tentatives, elle ne peut rétablir l'unité politique; c'est que l'âge viril des nations ne date pas de leur berceau. Les empires ne sont l'œuvre ni d'un jour ni d'un homme : il faut des siècles pour les former et les grandir; une heure suffit pour les détruire. Les circonstances dans lesquelles se présente Raymond, servent admirablement les intérêts de sa fortune. Depuis Charlemagne, le Midi se trouve sans maître. Une multitude d'héritiers avides se sont disputé les éclats de son sceptre et les débris de sa couronne; mais leurs dissensions intestines, l'incertitude de leurs frontières,

(1) Albert d'Aix-la-Chapelle nomme Provence, tout le midi de la France que gouverna Raymond, c'est-à-dire la plus grande partie de la Provence proprement dite, le Languedoc et divers pays de l'Aquitaine. Un autre chroniqueur des croisades comprend sous la dénomination générale de Provençaux, les habitants du Languedoc et de l'Auvergne, les vassaux du royaume d'Arles et de Bourgogne : « *Omnes de Burgundiâ et Alverniâ et Vasconiâ et Gothi, Provinciales appellabantur; cæteri verò Francigenæ.* » (*Raimundi de Agiles, Historia Francorum qui ceperunt Hierusalem.*)

les ont tous rendus incapables d'organiser des institutions régulières et permanentes. L'ordre doit donc être ramené par la guerre ; et voilà que, pour les nécessités d'une guerre intelligente qui comprime le désordre et rallie les populations, il s'est rencontré aux bords du Rhône un vaillant chevalier, noble de sang, pauvre de domaines, dont la sagesse devine le danger, dont la bouillante ardeur ne demande ni trêve ni repos, dont l'esprit est aussi vigoureux que le bras. Il commence sa course triomphale sur la terre de ses aïeux, et partout son succès est complet, partout sa marche irrésistible (1). Le petit comté de Saint-Gilles, son premier apanage, sert de noyau à l'état qu'il agrandit, à mesure que les ruines flottantes du royaume d'Arles achèvent de se dissoudre. Son hymen avec une fille des Boson lui assure des droits légitimes à défendre sur le plus beau fleuron des

(1) Fils puîné de Pons, huitième comte héréditaire de Toulouse, Raymond n'eut d'abord aucune part à la succession paternelle. Mais à la mort de sa mère, Almodis de la Marche, il hérita du comté de Saint-Gilles, situé près des Bouches-du-Rhône, dans le diocèse de Nîmes. Quelque temps après (1061), il épousa sa cousine germaine, fille et héritière de Bertrand, marquis de Provence, qui lui apporta en dot ses droits sur le pays entre l'Isère, les Alpes et la Durance. En 1065, Berthe, comtesse de Rouergue et marquise de Gothie, sa parente au 4.^e degré, étant morte *ab intestat* et sans postérité, Raymond, malgré les prétentions de Robert II, comte d'Auvergne, mari de cette princesse, acquit presque toute sa succession, à la suite des quatorze années de guerre dont le Rouergue fut le théâtre jusqu'en 1079. Enfin, Guillaume son frère, voulant visiter les Saints Lieux, lui céda de son vivant la souveraineté de ses états. C'est par ces accroissements successifs que, l'an 1088, Raymond IV put s'intituler : Comte de Toulouse, de Saint-Gilles, d'Albigeois, du Quercy, du Rouergue, du Velay, du Gévaudan, de Nîmes, d'Agde, de Béziers, d'Uzès, de Viviers, d'Avignon, de Digne, etc...., duc de Narbonne et marquis de Provence. — Histoire générale de Languedoc, par Dom Vaissette et Dom Vic, t. II, livres 14 et 15, Notes et preuves.

principautés féodales. Puis il réclame la Gothie contre un puissant compétiteur ; puis il obtient le Rouergue, en multipliant ses victoires avec une activité qui ne se dément jamais. Et quand l'exil volontaire du pieux Guillaume lui remet aux mains les fiefs de ses pères, ce conquérant rapide en a doublé l'étendue, et reculé si loin les étroites limites, que ses successeurs pourront à peine les maintenir (1).

Au bruit de ces triomphes, Toulouse s'éveille à une nouvelle existence : elle a recouvré son influence dans la vallée de l'Ebre ; elle porte un instant la terreur de ses armes jusqu'à la Loire. Raymond de Saint-Gilles intervient dans les affaires du Midi, en jetant dans la balance des états voisins le poids redoutable de son glaive. Si Barcelonne s'alarme pour l'Aragon qu'elle possède, ou la Basse-Provence qu'elle convoite, il contient ses efforts, et brave ses prétentions. En même temps, il surveille au Nord les projets ambitieux de Guillaume de Poitiers : au delà des monts, il resserre la Navarre, et lui impose la borne qu'elle ne doit plus franchir. La Castille et la Bourgogne, le Comte de Clermont briguent à l'envi son amitié. Consacrée par leurs respects, sa renommée passe les mers : Roger le Grand l'attire en Sicile (2),

(1) Vers la fin du XI.^e siècle, le Comte de Toulouse était seigneur suzerain de cinq grands fiefs, qui dépendaient de son domaine. C'étaient le vicomté de Narbonne qui formait aussi une province ecclésiastique ; le vicomté de Béziers, dont les comtés d'Albi et de Carcassonne relevaient ; le comté de Foix, composé de six vassalités territoriales ; le comté de Montpellier ; les comtés de Quercy et de Rodez. Quant au marquisat de Provence, il lui fut longtemps disputé par l'Aragon.

(2) L'an 1080, Raymond épousa en secondes noces Mathilde, fille de Roger et nièce de Robert Guiscard. Geoffroi Malaterre raconte au long les circonstances du voyage qu'il fit à Palerme, pour aller s'unir avec cette princesse. — *Historia Sicula*, lib. III, cap. 22 ; *apud Muratorium*, t. V, p. 582, *rerum Ital. script.*

et célèbre par des fêtes l'alliance des deux familles et l'union des deux peuples.

Cette situation est brillante; elle est aussi pleine de périls. Raymond ne se trouve pas seulement en rapport avec les princes étrangers : il y a encore pour lui une politique de tous les instants. Ne règne-t-il pas au milieu de ces nombreuses républiques, souvent ennemies, constamment rivales, que la Provence renferme dans son sein ? N'y compte-t-on pas autant de maîtres que de donjons et de tourelles ? De la mer de Gascogne aux rives du Rhône, des montagnes d'Auvergne aux Pyrénées, commandent mille barons inquiets et fiers qui, sous l'humble nom d'hommes-liges, ne relèvent que de leur épée. Ces chevaliers, impatientes de toute dépendance nationale ou étrangère, ont sous les yeux l'exemple d'un vassal parvenu, et sont prêts à demander au nouveau chef : Qui donc l'a fait roi ? C'est le fils de Trencavel, le Vicomte de Béziers, servi dans son orgueil par l'étendue de ses domaines; Roger de Foix, qui porte le même titre et peut aspirer au même pouvoir; Bernard de Comminges, d'un courage tant de fois éprouvé; Aymeric, qui n'a point oublié que Narbonne fut jadis métropole de la Septimanie, aussi s'intitule-t-il Vicomte par la grâce de Dieu; Gaston de Béarn et le sire d'Albret, toujours armés, toujours indépendants; et le plus remuant de tous, le seigneur de Montpellier, qui ne craint pas de mêler les Génois à ses dissensions (1). En présence de cette nation entière d'hommes de guerre, Raymond

(1) On peut voir dans Gariel, le plus ancien historien municipal de la ville de Montpellier, la suite des fréquentes révoltes de Guillaume V, et surtout le récit de la croisade qu'il entreprit en 1114 contre Majorque avec les républicains d'Italie.

s'en remet à son épée du soin de vider ses querelles. Par une heureuse ignorance que nous devons regretter, ces temps-là n'eurent point le secret de la politique. Qu'a-t-il besoin, le Comte palatin (1), de vues profondes ou de vastes combinaisons? Il possède en lui-même cet instinct supérieur qui règle le sort des empires : il a le génie pour conquérir, et la sagesse pour conserver. Comme il s'applique à rendre sa volonté partout présente et partout souveraine! Tandis qu'il ne songe qu'à assurer un despotisme salubre et consolider une bienfaisante tyrannie, il dégage la nationalité méridionale, il donne à sa mission des résultats civilisateurs : Dieu dirige de son côté les événements que la liberté humaine se flatte de conduire seule. Après quelques années de lutte, il n'est pas de feudataire si altier qui n'accepte la domination du vainqueur, ni de noblesse si rebelle qu'il n'enchaîne à son char. Sa magnanimité sait faire pardonner sa victoire ; il établit avec les seigneurs désarmés la fraternité touchante du champ de bataille ; il vit avec eux dans une réciprocité bienveillante d'hommages et de services. Intéressés à soutenir le trône de fer qui s'élève, parce qu'ils retirent de lui leur éclat, ils deviennent l'âme de ses conseils, les compagnons de ses travaux, les instruments de sa gloire : ils portent leurs différends à son tribunal, et le choisissent pour arbitre de leurs droits (2), tant ils ont foi dans sa loyauté ! Terrible à ses ennemis, tutélaire pour ses alliés,

(1) Les comtes de Toulouse prenaient ce titre, parce qu'ils avaient d'abord exercé dans le palais des rois d'Aquitaine les fonctions de cette charge, une des plus considérables de la couronne, sous la seconde race de nos rois.

(2) A l'occasion des démêlés des vicomtes de Narbonne avec l'archevêque Guifred, la vicomtesse Ermengarde et Bernard-Aton, son fils.

Raymond est tranquille au dedans, et sans crainte du dehors : autour de lui, il ne voit que des vassaux, des amis; au-dessus de lui, personne. . . . personne, que son suzerain légitime, le Roi de France.

Mais le divorce semblait accompli entre les deux nations que limite la Loire. Leurs inimitiés dataient de loin : les ravages annuels des Mérovingiens en Aquitaine, la résistance héroïque des ducs de Gascogne contre Pepin, le désastre de Charlemagne à Roncevaux en furent les premiers fruits. Depuis l'usurpation des droits régaliens, les Capets, étrangers à ces pays (1), ne possèdent sur eux d'autre attribut de souveraineté qu'un titre illusoire et précaire; leur nom n'y est pas même prononcé. Cependant, Raymond de Saint-Gilles bat monnaie à Toulouse (2) : il exerce la justice dans ses châtelainies par lui-même ou par ses viguiers (3); et, sentant la vie au cœur de la Provence, qui prospère à l'ombre de sa grandeur, il attend plus encore de l'avenir.

Déjà distinctes d'origine, les deux moitiés de la France le sont aussi et d'esprit et de mœurs. Un mur d'airain s'élève entre elles; et, lorsque la marche des

(1) Les rois de France n'intervinrent point en Languedoc, depuis l'an 955, où Lothaire confirma une Charte de son prédécesseur Raoul en faveur de l'évêque du Puy, jusqu'au règne de Louis VII, qui, par le mariage de sa sœur Constance avec le comte Raymond V, commença à exercer quelque autorité dans le pays. Aucun des prélats ou des grands vassaux des provinces méridionales ne concourut d'ailleurs à l'élection de Hugues Capet.

(2) On lui attribue l'origine des sols de Saint-Gilles. Pendant la période féodale, quatre-vingts seigneurs faisaient battre monnaie dans leurs terres et pour leur propre compte, sous l'effigie royale.

(3) Dès 1071, Raymond-Aton est nommé viguier de Toulouse, et, quelques années plus tard, on y trouve des sous-viguiers. — Guillaume Catel, Mémoires de l'histoire du Languedoc, p. 73.

événements va les remettre en présence, elles auront peine à se reconnaître et à se souvenir que jadis elles furent sœurs. Comme autrefois, la prépondérance est au Midi : il efface de tout son éclat sa rivale plus jeune de quelques siècles. C'est là que la civilisation a fait les haltes les plus longues. Elle y survécut aux funérailles de l'empire romain. Elle resta vierge de flétrissure devant les hordes barbares, qui s'étaient armées pour la détruire, et qui se laissèrent adoucir à la prière du vénérable Exupère. Elle fleurit même sous les Goths, romanisés à son contact ; étranges vainqueurs qui, sans le savoir, acceptaient les lois des vaincus. Aujourd'hui, la féodalité, ailleurs si oppressive, pèse ici d'un joug plus léger. Les provinces du Nord offrent l'aspect d'un camp de soldats ; épuisées de déchirements et d'efforts, elles n'ont que des cris de guerre ou des gémissements de douleur : et, par un admirable contraste avec la barbarie universelle, la belle Occitanie, peuplée de races industrieuses, couverte de cités opulentes, s'ouvre la carrière des arts de la paix. A cette époque et à la Provence appartiennent tous ces essais si divers, dont quelques-uns ont disparu devant les travaux de nations animées d'un génie plus actif. La vie civile gagne un mouvement merveilleux. Le commerce, encouragé par le luxe qui renaît, répand ses richesses et ses autres avantages : des traités d'alliance unissent les villes marchandes du Midi avec Gênes, Pise et la république de Saint-Marc ; la nature leur donna un lac immense, la mer Méditerranée, pour échanger leurs trésors. Durant cette époque et en Provence, le peuple reprend cette vigueur et ce sentiment de sa dignité, qu'il a perdus dans le reste de l'Europe (1) : le jeune aiglon sort de l'aire

(1) « Il y avait plus de personnes libres en Provence que dans

paternelle, et ses ailes sont fortes, son vol est ferme et soutenu. Les habitants de ces terres allodiales, vivant sous une loi commune, se distinguent par les maximes populaires de la curie romaine, qu'ils ont reçue de leurs ancêtres, et qu'ils sont fiers de transmettre à leurs enfants. La bourgeoisie de Narbonne siège dans les assemblées de sa cathédrale, auprès de la noblesse, à côté du clergé (1); des consuls jugent les causes municipales à Nîmes, à Montpellier : pendant que le marchand de Cambrai se hasarde à peine hors de son obscure boutique, pour sonner le tocsin des communes et barrer sa rue tortueuse. C'est un heureux prélude d'ordre, de puissance et de liberté, au milieu d'une société renouvelée et sous un chef national, tous deux nés l'un pour l'autre. Assise au centre de l'isthme des Pyrénées, Toulouse, le foyer de cette rénovation, la Rome de la Garonne, se montre digne de sa haute fortune en ces jours de magnificence. A la voir mollement étendue dans sa vallée, et se mirant dans les paisibles eaux du fleuve qui lui sert de ceinture, dirait-on qu'elle fut la plus agitée, la plus belliqueuse des villes, avant d'en devenir la plus savante, la plus policée ? Elle a ses privilèges que le Comte respecte, ses institutions qu'il protège, ses magistrats qu'il consulte, et ses corporations politiques qui correspondent avec

aucune province; et les révolutions de la monarchie s'y étant fait beaucoup moins sentir, nos villes durent conserver leur administration municipale. » (Papon, Histoire générale de Provence, t. II, p. 208.)

(1) On reconnaissait, avant la fin du XI.^e siècle, trois corps de personnes libres en Provence : les ecclésiastiques, les nobles et les principaux citoyens des villes. L'assemblée générale, qui fut tenue à Narbonne le 7 mai 1080, et où délibérèrent les trois états, est le plus ancien monument de cette distinction.

le Pape (1). Puisse-t-elle échapper à la fatalité d'une vie rapide qui menace les grandes cités !

L'esprit humain ne se développe jamais d'un seul côté; il recule à la fois tous ses horizons. Reine de l'épée, la plus jeune sœur d'Athènes règne encore par le savoir. Elle a conservé les mêmes besoins de l'imagination, depuis ces rhapsodes massaliotes qui venaient lui réciter les vers d'Homère, jusqu'aux poètes qu'elle adopte et salue du beau nom de Troubadours. L'étude est une plante indigène sur ce sol privilégié. Ce fut un mélodieux concert, quand mille voix célébrant la Gaie Science endormaient les soucis de ces temps agités : ainsi soupirait Virgile en face des proscriptions d'Octave. Science féconde, dont la sève rajeunit un instant le tronc affaibli et dégénéré; merveilleux flambeau, pareil aux torches errantes des jeux d'Elide que les concurrents se passaient de main en main ! Elle éveille les Trouvères de France, les Ménestrels de l'Angleterre, les Minnesingers de l'Allemagne; elle exhume les traditions Scandinaves, et elle crée au Midi la Romance Espagnole, le dialecte suave de l'Ausonie, le germe du Dante et de Pétrarque.

Raymond applaudit aux harmonieux essais de la Muse méridionale, assez savante pour rester le signe distinctif et le produit le plus honorable de son indépendance. Admirateur de la Ménestrandie par goût et par orgueil, il accueille le Troubadour dans sa république avec des fleurs et des parfums; il le place à ses festins d'honneur auprès du paladin portant bannière; et ses largesses intelligentes rendent des ailes

(1) *Epist. Innocentii II ad Clerum et populum Tolosanum.*
Recueil des historiens des Gaules et de la France, par les Religieux Bénédictins de Saint-Maur, t. xv, p. 406 et 407.

à la pensée. Heureuse la nation dont le prince se passionne pour les arts ! Quels génies vivifièrent Périclès à Athènes, Denys à Syracuse, Auguste au Capitole ! Que de lyres ont vibré au souffle inspirateur du Comte de Saint-Gilles ! Le Midi rexit longtemps les pompes chevaresques de son Castel Narbonnais, où le plaisir et les fêtes tenaient leur cour plénière. Al'annonce de ces parlements joyeux, quelle agitation circule dans tous les manoirs ! Le baron, interrompant la pieuse légende du chapelain, convoque ses pages et servants qui préparent pour la lice son destrier bardé de fer, puis, le faucon sur le poing, orné des couleurs de sa dame, il cherche aventure à dénouer, en demandant amour et merci à la maîtresse de ses pensées. Voyez, voyez le palefroi de la châtelaine, qui plie sous le poids de ses atours, et la damoiselle de haut lignage, montée sur une haquenée blanche comme ses belles mains : chastement éprise d'un brave et digne jouvencel, elle vient s'attendrir aux lays plaintifs d'Aude la belle et d'André de France, ces parfaits modèles des amants ; Aude la belle qui pleure encore Roland son fiancé, André de France mort d'amour pour une reine des Pyrénées. Fidèles compagnons des preux de la chevalerie provençale, le Ménestrel et le Jongleur charment d'un spirituel tenson ces nobles assemblées. L'émulation devient contagieuse : à leur exemple, des suzerains font résonner la mandore de la même main qui mania la lance au milieu des combats (1). Non content de protéger les poètes qui rendaient les mœurs presque aussi douces que leurs chansons, Raymond

(1) Guillaume IX, comte de Poitou et duc d'Aquitaine, le plus ancien des poètes provençaux dont les ouvrages soient parvenus jusqu'à nous ; le Dauphin d'Auvergne, le Comte de Toulouse, Richard Cœur-de-Lion, Alphonse II et Pierre III, rois d'Aragon.....

sut se montrer à la fois leur rival et leur Mécène (1). Comme la parole de Dieu aux premiers jours du monde, ses mélodies n'auraient nul besoin d'être écrites pour retentir à jamais dans la mémoire de ses compatriotes : conservées dans le cœur, répétées par la voix, elles passeraient d'âge en âge, si le vent dévorant des révolutions n'avait, hélas ! emporté tant d'hymnes de religion et d'amour. C'était un double culte, que le siècle alliait dévotement avec la même ardeur et d'une égale foi. En l'absence de tout intérêt public, il s'était replié sur le cœur humain, et il émut des cordes qui de longtemps n'avaient vibré. L'Eglise elle aussi occupait trop de place dans la vie réelle, pour n'en pas prendre une dans la poésie : elle absorba tout alors, les vertus de l'homme et son intelligence. Et le poète, intimement lié aux mœurs populaires, laissait échapper d'une image érotique un élan vers le ciel. Tel le Panthéon d'Agrippa, dont l'extérieur profane ferait croire à Rome païenne, si les douze autels des Apôtres n'indiquaient dans l'enceinte le triomphe du Christ.

La gloire de cette littérature, c'est qu'elle n'a pas seulement reproduit les peintures séduisantes de la volupté. Elle fut encore assez riche de verve pour se déployer dans cent poèmes épiques, assez passionnée pour armer des peuples, assez bondissante dans son allure pour publier les victoires des hommes et les louanges de Dieu (2). Quelle est la danse de jeunes

(1) J. de Nostradamus, *Vies des poètes provençaux*. — Raynouard, *Poésies des Troubadours*, t. 1.

(2) Ce n'est plus aujourd'hui une thèse paradoxale, que de faire honneur aux Provençaux de l'invention des fabliaux et des romans. Les découvertes philologiques de Raynouard et les excellents travaux de M. Fauriel ont démontré que la priorité de temps leur appartenait dans l'épopée chevaleresque, de même que la supériorité d'art et de talent dans la poésie lyrique.

gens, l'assemblée de vieillards, où l'on n'apprenne en paroles modulées combien fut longue et terrible l'invasion des Arabes d'Espagne, qui laissa de si profonds souvenirs dans les contrées qui en avaient été le théâtre (1)? Quelle est la veillée de nobles, la vigile de sainte fête, où l'on ne chante combien furent grands les héros de cette guerre de trois siècles, Eudes d'Aquitaine, Guillaume le pieux, Raymond de Saint-Gilles, lignée d'élite, digne d'être préposée à la garde et au culte du mystérieux Graal, le symbole de la chevalerie? Jadis, un vers d'Homère, un précepte d'Hésiode étaient révévés à l'égal d'une loi de Lycurgue ou de Solon. Le Troubadour, chargé de cet antique sacerdoce, verse dans la foule une âme neuve et vigoureuse : héraut de la pensée nationale, il rallume l'auréole de ses renommées. Prophète de l'avenir, comme le disaient les premiers hommes, le barde atteint tout à coup la solennelle éloquence de l'Ode, lorsque, jetant le cri d'alarme dans un sirvente belliqueux, il fait, nouveau Tyrtée, un appel retentissant à la chrétienté au nom de son salut, et lui dénonce les progrès terribles des disciples de Mahomet (2). L'énergie de ses accents atteste l'imminence du péril; l'univers tremble dans ses strophes sacrées. On croit entendre

(1) Les populations du Midi avaient, aux IX.^e, X.^e et XI.^e siècles, des fables romanesques, dans lesquelles les Arabes jouaient un grand rôle : c'était le thème favori de leurs compositions narratives. Le peuple les mêla bientôt à tous les événements dont il fut vivement frappé; il finit par appliquer leur nom à tout ce qui n'était pas chrétien, même à l'antiquité païenne antérieure au christianisme. Aussi Guillaume de Nangis exposait-il le plan de son histoire par ce singulier titre : *Cy commencent les chroniques de tous les rois de France, chrétiens et sarrazins.*

(2) Le comte de Poitiers avait, dès la première croisade, célébré son propre zèle pour la conquête des lieux saints. — De Rochegude, Parnasse Occitanien.

un de ces scaldes fameux qui excitaient l'enthousiasme et la fureur chez les enfants d'Odin.

Il est bien odieux ce croissant maudit, qui plane comme un sanglant météore pour effrayer, abattre et désoler le monde. Ennemi de la sociabilité humaine, il apporte avec lui le fer et l'esclavage. Tous les lieux de l'Orient saccagé l'ont vu : elles l'ont vu la Perse, la Syrie et l'Egypte, que le tigre du désert a saisies en trois bonds ; la côte d'Afrique l'a vu, et elle a vécu ; elle l'a vu l'Espagne à qui l'invasion enlève son Dieu et ses foyers. Les steppes de la Tartarie vomissent l'arrière-garde des barbares, aussi nombreux que les sables de l'Oxus, aussi féroces que les Huns d'Attila ; fanatisés par les promesses sensuelles du Coran qu'ils ont connu de bonne heure, ils ne savent que tuer et mourir. Ce torrent impétueux, dont la vague heurte la vague et dont le flot brise le flot, descend des plateaux de l'Atlaï, et lance de toutes parts ses laves enflammées, grâce à la pente que lui ménagent le schisme et l'hérésie. L'Asie fléchit sous ce débordement destructeur : pressés à l'œuvre, ardents à l'action, les Turcs de Seljouk arrachent toutes les barrières de l'Europe. Voici Soliman, le sultan d'Iconium, à la recherche d'une capitale : il frappe sans relâche aux portes de Byzance, de Byzance le dernier boulevard de l'empire chancelant. Alexis éperdu court avec son peuple demander un miracle au pied des autels. Déjà retentit au fond de Sainte-Sophie la voix sonore de Muezzin, appelant du haut des minarets les Musulmans à la prière ; et le Bosphore en courroux a jeté au sein de la tempête la menace de mort qui émut d'épouvante la décadence de Rome : « Les dieux s'en vont ! »

La terre ne peut porter à la fois les deux religions. Ce n'est plus une querelle de croyances : elle devient le combat de l'humanité, le duel de l'esprit contre la

matière; lutte de tous les âges et de toutes les nations, mais qui jamais n'a livré plus d'hommes au martyre, ni plus de régions au pillage. Le Christ fugitif de Gazna aux grottes de Léon aura-t-il bientôt un lieu où reposer sa tête? Jérusalem outragée par les cruautés du Fatimite Hakem, crie : aux armes ! Soldats de la croix, réveillez-vous ! Honneur éternel aux champions de la liberté religieuse qui refoulèrent l'Islamisme jusqu'à sa source ! Honneur aux augustes apôtres qui opposèrent au flot envahisseur la parole de Dieu à la mer : Tu n'iras pas plus loin ! Ils sauvèrent la foi, la civilisation et la science encore. La France se montre ici la vraie fille aînée de l'Eglise : la Croisade est son œuvre. Le génie vigoureux de Hildebrand l'a conçue (1) : l'ardente parole d'Urbain l'a prêchée; l'épée chrétienne du Comte de Toulouse l'accomplit. Le Pape commanda, et Raymond fut le bras qui traduisit en victoires éclatantes l'éloquence des Conciles.

Il appartenait à une âme noblement trempée, de comprendre ainsi les grandeurs catholiques et les gloires romaines. Jamais la cause de l'Eglise n'a été plus populaire. Bien qu'elle s'enveloppât de formes féodales, parce qu'elle était dans un temps où le droit ne pouvait s'établir que sous l'apparence du privilège, elle gouvernait pour l'intérêt de la justice et la consolation des peuples. Elle ouvrait ses rangs à l'homme de roture et au noble, au paladin et au serf affranchi, à tous ceux qui cherchaient dans le cloître et sous la bure un instant de repos avant la mort; l'autel devint un lieu d'asile, comme autrefois la statue de l'empereur. Elle ne demandait aux membres de sa

(1) Grégoire VII voulait se mettre lui-même à la tête de l'expédition : une lettre qu'il adressa en 1074 à Henri IV d'Allemagne en fait foi. — Fleury, Histoire ecclésiastique, t. XIII.

vaste démocratie ni leur naissance ni leurs titres, mais ce qu'ils savaient, ce qu'ils pouvaient. Ces principes, l'égalité et l'élection, dont l'ascendant était presque un secret pour leurs fondateurs mêmes, firent leur fortune : ils furent les légions qui entraînèrent de nouveau Rome à subjuguier le monde, et le monde à lui obéir. La papauté n'était plus cette puissance soumise que secouraient les Carlovingiens et la maison de Saxe. Elle sut se maintenir et sous les Césars persécuteurs et sous les Césars protecteurs ; elle les protégeait à son tour. Des bords du Rhin et du Danube, les clefs de l'empire avaient passé dans le trésor du Vatican. Assis au-dessus des trônes, le géant portait jusqu'aux nues sa tête superbe, afin de la dérober aux regards indiscrets. Pour lui servir de piédestal, des monarques, ses vassaux, se courbèrent devant lui : pour achever l'abaissement des pouvoirs tyranniques, Raymond de Saint-Gilles lui prêta son appui. C'est lui que Grégoire VII appelait contre les Normands de la Pouille ; c'est à lui qu'il dénonçait ses ennemis de Provence (1). Sa vie fut un long combat au service de la chaire apostolique. Ses pieuses donations relevèrent les abbayes en ruines ; ses prodigalités royales enrichirent les moutiers (2). On le vit, le sabre en main, défendre la ma-

(1) Histoire générale de Languedoc, t. II, l. XIV, p. 231 et 258.

(2) La prédilection du Comte de Toulouse pour les privilèges et les intérêts du clergé se manifeste par un grand nombre de chartes contemporaines. Ce sont des dotations plus ou moins considérables, en faveur des abbayes de la Chaise-Dieu, de Saint-Pons, de Saint-André d'Avignon, des églises du Puy, de Sainte-Marie de Nîmes qu'il épousa lors de sa consécration par Urbain II en 1096 : la dernière, datée du Mont-Pélerin en Syrie (1103) concédait au cardinal Richard, abbé du monastère Saint-Victor de Marseille, la moitié de Gibelet avec les droits seigneuriaux. Son testament n'est qu'une suite de libéralités envers les clercs ; il est conservé dans les archives de l'église d'Arles, à laquelle il restitua le pays d'Argence et le quart des châteaux d'Albaron et de Fos que ses prédécesseurs lui avaient enlevés.

jesté des évêques; on le vit soutenir leurs droits matériels, et tirer vengeance des pilleries de ses barons. Il a fait plus encore.

Mal retenus par les Pyrénées dans les champs de l'Espagne, les Arabes débordaient, comme au temps de Charles Martel. Ils frémissaient du désir de franchir les monts, de l'espoir de fouler sous les pieds de leurs coursiers ailés cette terre promise, plus douce que leur Syrie, plus riche que l'Yemen, plus fleurie et plus parfumée que l'Inde. Raymond entendit les cris de détresse de la Castille : des liens de religion et de chevalerie l'unissaient aux héritiers de Pélage. Il se souvint que, quatre siècles auparavant, les campagnes du Toulousain s'étaient blanchies d'ossements infidèles (1); et, prenant la vaillante massue avec laquelle le duc Eudes écrasa une des têtes de l'hydre, il parut dans l'arène de la chrétienté en compagnie des héros de Bourgogne et de Lorraine (2). Ce fut une guerre acharnée, impitoyable : il en acceptait le fardeau, il en partagea le succès. Partie depuis trois cents ans de la caverne de Cavadunga, la croisade atteignait les rives du Tage et les murs de Tolède; elle ne devait s'arrêter qu'à l'Alhambra de Grenade. En vain l'Afrique arma ses plus braves combattants : l'émigration rougit les plaines de Cuença de son sang le plus

(1) L'importance de la bataille, livrée devant Toulouse le 11 mai 721 par El Samah, a presque disparu dans la renommée de celle de Poitiers. Les Arabes, au dire des chroniques gauloises, n'y perdirent pas moins de 375,000 hommes.

(2) Ils passèrent en Espagne un an après la mémorable défaite de Zélacca (23 octobre 1086), où Alphonse VI avait été vaincu par les dynastes musulmans de Séville, de Murcie, de Grenade, de Valence et de Badajoz, ligüés avec le fondateur de Maroc, Yousouf-Ibn-Taschfyn. Cette expédition chevalelesque a été mise en doute : Dom Vaissette l'adopte comme véritable dans une dissertation spéciale (Hist. du Lang. t. II, l. XV, p. 283.)

pur. La place était fatale aux Almoravides : le cid Rodrigue les chassait vers la mer, et la mer les repoussait contre l'ennemi. Chaque jour amena sa bataille; chaque bataille une victoire et une province nouvelle au valeureux fils de Sanche. Les rudes chrétiens des Asturies, les descendants des Goths, s'étonnaient d'entrer dans les cités opulentes de l'Andalousie, qu'embellissaient les palais embaumés et les colonnades mauresques : l'indomptable persévérance de la race Ibérique l'emportait enfin. Déjà Ismaël repliait ses tentes nomades jusqu'aux colonnes d'Hercule; l'émir de Séville tremblait déjà dans son Alcazar, les Imans de Cordoue dans la mosquée d'Abdérame : l'apparition du centenaire Yousouf vint ajourner leur chute. Trois chevaliers avaient rendu l'honneur aux armées Castillanes. Alphonse, qui leur devait sa couronne, les récompensa en roi : il leur donna ses trois filles pour épouses, et des royaumes en dot (1).

Quand le Comte de Toulouse rapportait au Midi les armes brisées des Sarrasins et les hommages du Roi de Castille, un mouvement solennel enflammait l'Europe d'un pieux délire. Tous ses peuples, oubliant à la fois leurs inimitiés, vivaient de la même pensée : l'unité leur était révélée, l'unité religieuse, la seule vraiment universelle, la seule qui pût grouper ainsi tous les enfants d'une époque profondément morcelée dans son organisation sociale et politique. La royauté naissante aurait succombé à la peine. La con-

(1) Henri de Bourgogne épousa Térésa, et obtint le gouvernement des provinces conquises sur la côte occidentale de la Péninsule, vers l'embouchure du Tage et du Douro, qui formèrent plus tard le royaume de Portugal. Raymond de Lorraine, son cousin, eut pour lui Urraque et la Galice. Elvire fut mariée au Comte de Toulouse, qui ne voulut point se fixer en Espagne à cause de ses grandes seigneuries de Languedoc et de Guienne.

fédération seigneuriale n'avait jamais captivé l'affection des masses : une des grandeurs de la nature humaine consiste à ne souffrir qu'impatiemment la force matérielle. Mais le prêtre leva son gonfanon ; et la réponse à cet appel fut partout si générale, que l'on accourut du fond de l'Italie et des confins de l'Allemagne. L'humanité parvenue à un âge de vigueur, se montrait fille de Dieu ; car tous alors étaient frères. C'était le levier d'Archimède qui trouvait un point d'appui et remuait un monde. Dans cette prise d'armes de l'Occident pour recouvrer la grande tombe du Christ, quelle épée sort la première du fourreau ? Qui mérite les premières louanges ? C'est un glorieux souvenir que revendique notre blason. Raymond de Saint-Gilles représente la France très-chrétienne au synode de Clermont (1) ; l'indolent Philippe n'en est que le roi. A la voix du Pape, il place sur ses étendards le palladium de la victoire : ce Labarum sacré que Constantin arbora contre Maxence (2), il jure de le déployer sur la tour de David, et de le défendre jusqu'au dernier jour de sa vie. Son enthousiasme se trahit hautement, d'autant plus sincère qu'il est désintéressé : il anime son nombreux vasselage, il exhorte ses alliés, il encourage ses voisins à suivre son exemple. Il se frappe d'un ostracisme volontaire, sans savoir où le jettera la fortune de l'exil. Rien ne saurait le retenir :

(1) Peu de jours après la publication de la croisade, les ambassadeurs du Comte de Toulouse arrivèrent au concile, pour déclarer, au nom de ce prince, qu'il avait déjà pris la croix, et qu'il était prêt à partager ses richesses avec ceux qui voudraient s'engager dans cette expédition. — *Guillelmus Tyrius*, l. II, c. 2. — *Orderici Vitalis Monachi Uticensis historiæ ecclesiasticæ lib. IX.*

(2) Raymond IV prit pour armoiries une croix cléchée, viduée et pométée. — Ducange, XIV.^e dissert. sur l'hist. de saint Louis, p. 252.

désormais la Terre-Sainte est sa seule patrie, l'Eglise sa seule famille. Il sacrifie sa puissance, qui lui donna moins d'éclat qu'elle n'en reçut par sa gloire; il vend ses comtés, il engage Rodez, il aliène Cahors, pour lever des soldats (1); il lègue ses trésors aux chasses vénérées, comme un repentir catholique de ses idolâtries : son ambition a pris pour unique but les choses du ciel. En partant pour la conquête de l'Orient, il ne garde que ce qu'Alexandre s'était réservé : l'espérance !

Le Midi s'émeut tout entier à son vieux cri de guerre. Et comment résister à l'entraînement du siècle ! Chaque homme est soldat; de faibles vieillards essaient de brandir la lance; les mères se séparent de leurs fils, les prêtres abandonnent leurs autels, les religieux désertent les monastères, pour endosser la cuirasse et la cotte de mailles. La noble Elvire, partageant elle-même cette ardeur martiale, montre que le sang castillan bouillonne dans ses veines : ce n'est plus la gracieuse souveraine des cours d'amour, qui accueillait naguère les sermens des chevaliers, les vers des troubadours; intrépide amazone, elle accompagne le Comte son seigneur vers l'Idumée avec le rosaire des pèlerines. Ne dirait-on pas qu'il faut se purifier dans l'onde bénie du Jourdain, afin d'avoir le droit de prendre rang parmi les nations ? Glorieuse Provence ! Elle donne deux chefs à la croisade : son comte-roi, l'espoir de la chrétienté, l'effroi des infidèles; et le vertueux Adhémar, l'évêque du Puy, qui unit le glaive à la crosse, et pour qui le combat est aussi une prière (2).

(1) Le premier de ces comtés à Richard II, vicomte de Carlad; l'autre à l'évêque Geraud. — Hist. du Lang. note XLII.

(2) Si les croisés reconnurent un chef, ce fut sans doute le légat du Pape, Adhémar de Monteil. Comme Pierre l'Ermite, il avait

Devenue l'arsenal d'une guerre terrible, elle s'arrache de ses foudements, elle enfante des légions. Ses bourgeois, dont le fer ne se rouilla jamais, s'élancent des cinquante villes et des soixante bourgs de la comté; ils mêlent leurs enseignes communales aux cent dix penonceaux des châtelainies qui relèvent de Toulouse. Joyeux au foyer de leur suzerain, ils sont tous également empressés de courir sa fortune quand il marche à l'ennemi. C'est une de ces armées innombrables, qui ébranlent le sol sous leurs pas, qui font le vide là où elles passent et la foule là où elles vont : avec de tels soldats et Raymond à leur tête, on peut essayer la conquête du monde.

Dans les crises publiques, le temple de la Divinité redevient, par un instinct de souvenir, le rendez-vous du peuple et le lieu de ses conseils. Notre basilique de Saint-Sernin, dont les voûtes séculaires sont empreintes d'une longue histoire du passé, a vu ces cent mille braves accourir à un même signal, et implorer à ses autels le secours du Dieu des batailles. Rejetant les haillons de sa vétusté, elle venait de revêtir la robe blanche des églises, elle attendait sa dédicace (1); et toutes les puissances du siècle,

embrassé le métier des armes avant d'entrer dans l'état ecclésiastique : il mourut de la peste quelques jours après la bataille d'Antioche. On croit qu'il est l'auteur du beau cantique *Salve Regina*. Les évêques du Puy en Velay, ses successeurs, placèrent dans leurs armoiries, d'un côté l'épée, et de l'autre le bâton pastoral; les chanoines de la cathédrale portaient au temps pascal une pièce de fourrure en forme de cuirasse.

(1) Le XI.^e siècle fut signalé par un redoublement de ferveur religieuse. Si nous en croyons un contemporain, le moine de Cluny, trois ans après cet an 1000 qui devait être la fin du monde, les basiliques furent renouvelées dans presque tout l'univers, surtout dans les Gaules et l'Italie. Les monastères et les chapelles des villages s'embellirent également. *Erat enim instar ac si mun-*

prêtres et bourgeois, prince et vassaux, s'étaient unies avec un zèle admirable pour cette immense création. Les volées religieuses de l'airain convoquèrent alors à la cérémonie la plus imposante du christianisme. La grande nef se trouva trop étroite pour l'empressement de la multitude qui se répandait par de larges portiques sous ces arceaux sans nombre, qui peuplait ses ailes obscures, ses ténèbres mystérieuses. Les échos sonores retentissaient du chant des clercs et du bruit des armures pesantes. Raymond, prosterné au milieu des croisés sous la bénédiction du Pape, recevait de ses mains le bourdon et la pannelière; il s'engageait à l'emprise sainte, au nom de saint Gilles et de saint Robert, ses illustres protecteurs. Et le premier évêque du catholicisme, levant au ciel ses yeux, mouillés des pleurs de la reconnaissance et de la joie, s'écriait du haut du sanctuaire : *Hosannah* au Seigneur! Voici que le genre humain a compris sa pensée!

C'est pour la dernière fois que le Comte salue sa ville bien-aimée. La Palestine le désire; l'Orient réclame son épée. Il chante ses adieux à sa cour Narbonnaise qu'il ne doit plus revoir, à ses jardins de Provence qui fuient derrière lui : ces adieux sont touchants comme les regrets d'un exilé, sublimes comme les derniers soupirs d'une lyre. C'en est fait, le héros chrétien laisse ses passions sur ce rivage : il quitte cet empire, fils de ses œuvres, dont il a

...dus ipse excutiendo semet, rejectâ vetustate passim candidam ecclesiarum vestem indueret (Radulphi Glabri hist., lib. III, cap. IV, p. 29). — L'église Saint-Sernin de Toulouse fut rebâtie vers 1060 : le chanoine saint Raymond consacra généreusement tous ses revenus à cette reconstruction. Le nouveau bâtiment se trouvant déjà fort avancé en 1096, Urbain II le dédia solennellement le 24 mai.

préparé les magnificences; il renonce à un repos, glorieusement acheté, dont lui seul ne doit pas jouir. Le voilà toujours en avant jusqu'à Jérusalem, dans ce voyage solennel par le but, solennel surtout par la mort qui l'attend sur les sables de Syrie. Ses sujets lui font de leurs vœux la route belle et facile. Toulouse pleure sincèrement le plus grand de ses Comtes. A sa suite s'ébranlent ses chevaliers et ses milices, impatients de marcher, impatients de combattre; et pourtant le son du cor les invite aux tournois, et pourtant le ciel est riant et la patrie heureuse. Partez, enfants de la providence! Dieu le veut! Dieu le veut (1)!

O la belle guerre que la guerre d'Orient! Les rigueurs de l'hiver, les fatigues d'une route que nulle armée n'a suivie impunément, ne peuvent ralentir l'ardeur de ces chrétiens : ils trouvent dans leur foi une flamme douce et pure qui, semblable à la colonne de feu de Moïse, les conduit à travers ces obstacles. Les Alpes, franchies sur les traces de Bellovèse, redoutent une nouvelle migration des Gaulois leurs ancêtres, ces hardis voyageurs qui ne craignaient au monde que la chute des cieux. Ce n'est plus la famine, ni la perspective du butin, ni le besoin des aventures qui attirent ces peuplades : elles vont puiser la vie au sol sacré qu'ont touché les pieds divins, laver de leurs larmes le sang du Calvaire, se purger de leurs péchés dans les eaux baptismales que la main

(1) Raymond de Saint-Gilles ne se mit en route pour la Palestine qu'à la fin d'octobre 1096, tant furent longs les préparatifs de son départ. Toute la noblesse du Midi l'accompagna. On distinguait auprès de lui son chapelain, Raymond d'Agiles, l'historien des croyances et des visions poétiques, le chroniqueur le plus curieux à étudier, parce qu'il raconte ce qu'il a vu, ce qu'il a fait, ce qu'ont vu et fait ses compagnons.

du Précurseur versa sur le Messie. Les rivières de la Lombardie sont passées contre les courants; le Frioul est atteint et l'Istrie traversée, malgré leurs montagnes. Les féroces Dalmates essaient vainement de disputer pied à pied leurs rochers. Raymond suffit à tous les périls. Le premier en bataille, le dernier à camper sous la tente, il veille sur ses soldats, et les protège ainsi qu'une mère son enfant (1). Après quarante jours d'épreuves sur cette terre de douleur, ils entrent enfin dans Durazzo. Mais les dangers ne font que s'accroître chez les Grecs : on ne lutte plus ici avec armes courtoises. L'ennemi est lâche et félon : le poison et le poignard lui sont familiers; il frappe en embrassant.

Comnène arriva trop tard pour le salut de Constantinople : blessée au cœur d'une plaie ancienne et profonde, elle achevait de mourir. Ses barrières étaient presque devenues celles de l'empire; l'énergie de ses citoyens dégénérait à un tel point, que, reniant le nom et l'exemple des Hellènes, ils ne savaient plus agrandir que leurs vices. Séparée d'ailleurs de Rome, sa mère, par un schisme fatal, elle aurait dû moins s'alarmer des attaques continuelles des Turcs, que du patronage dangereux des Latins, dont l'empressement surpassait son attente, peut-être même son désir. En prolongeant la déplorable agonie de Byzance, Alexis fit un prodige. Que pouvait, au milieu de l'avilissement général, un prince sans pe-

(1) « *Quantà verò apud Sclavos fortitudine et consilio Comes claruerit, non faciliè referendum est.... Tandem per Dei misericordiam et Comitis laborem et Episcopi consilium, sic exercitus transivit, ut nullum fame, nullum in apertâ congressione ibi perderemus.* » (*Raimundi de Agiles Canonici Podiensis, historia Francorum qui ceperunt Hierusalem.*)

ple, un monarque sans états, seul avec sa prudence et son habileté? Ses efforts pour soutenir sa citadelle démantelée révélaient sa faiblesse. Toute sa politique est restée sans effet ; le courage de Raymond et les victoires des croisés ne servirent de rien : la foi manquait plutôt que le fer. Ah ! quand Fabius temporisait devant le vainqueur de Cannes, les Romains ne désespéraient point de la patrie, et croyaient encore à leurs dieux ; ils ne demandaient au ciel que l'occasion de combattre pour eux, et la gloire de mourir pour elle. Ce n'est pas la tête qui sauve les empires, c'est le cœur !

La sagesse et la fermeté du Comte de Toulouse déjouent cependant les embûches d'un perfide allié. S'il a de l'or pour ses amis, il a du fer pour ses ennemis : le sac de Rosso et l'affaire de Rodoste sont là pour l'attester. En loyal chevalier, il proclame le manque de foi le premier des forfaits, et la fidélité à sa parole le premier des devoirs. La dissimulation convient à l'esclave ; mais la franchise est vertu d'homme libre. Aussi s'indigne-t-il d'une généreuse colère contre l'Empereur dont les pensées sont cachées par les discours, et les discours démentis par les actions, contre ses courtisans blanchis de la poussière de l'hippodrome, et ses eunuques qui enveloppent dans la pourpre le bras qui n'a pas la force de tenir l'épée. Il rend orgueil pour orgueil à l'étiquette byzantine : jamais il ne fléchira le genou devant le trône sacrilège que le crime de Balthazar et d'Héliodore a déshonoré la veille ; jamais il ne baisera la main parricide que souille encore le sang du Botioniate (1). Serait-il venu de si loin prêter le ser-

(1) Dans un pressant besoin d'argent, Alexis I.^{er} fit fondre les vases sacrés. Il ne s'était frayé le chemin du trône que par l'assassinat de Nicéphore Botioniate, son maître et son bienfaiteur.

ment vassalitique à un autre maître que le Christ (1)? Vaincu par tant de loyauté, Comnène ne fait plier cette fierté inflexible qu'en s'abaissant lui-même. Dès longtemps il sut craindre Raymond; il apprend aujourd'hui à l'estimer. Et ce César au langage fleuri de lui dire : « Vous brillez au-dessus de vos compagnons d'armes, comme le soleil au firmament (2) ! » Et ce Grec à la conduite humble et flatteuse de lui ouvrir les chemins de l'Orient, et de mettre sa capitale sous la protection du héros de la croisade.

C'était, malgré sa décrépitude, une merveilleuse cité; son éclat de courtisane frappait d'admiration les Latins (3). Avec ses bazars dorés, ses palais de marbre, ses propylées de porphyre, ses milliers de dômes étincelants, elle semblait une magnifique galère à l'ancre sur la Propontide et le Bosphore. Pour l'embellir, la Grèce et l'Asie ont été dépouillées de

(1) « Respondit Comes : se ided non venisse, ut dominum alium faceret, aut alii militaret, nisi illi propter quem patriam et bona patriæ suæ dimiserat. Et tamen fore, si Imperator cum exercitu iret Jerusalem; quod se suosque et sua omnia illi committeret. » (Raimundi de Agiles historia.)

(2) Ἀντὶς τῆς Κομνηνῆς Περρφυρογεννήτου Χαισαριστοῦ Ἀλεξιάδου. L. 10, p. 305. — Les écrivains orientaux placent Raymond de Saint-Gilles à la tête des héros de cette expédition, sans même en excepter Godefroy. Pour se faire une idée de la terreur qu'il inspirait aux Sarrasins, il faut parcourir les historiens arabes Kemal-Eddin, Ibn-Giouzi, Aboulfarage : ils le mentionnent à chaque combat de la première croisade, et parlent au contraire fort peu du Duc de Lorraine.

(3) « O quanta civitas nobilis et decora! Quot monasteria, quotque palatia sunt in eâ, opere mero fabrefacta! Quot etiam in plateis vel in vicis opera ad spectandum mirabilia! Tædium est quidem magnum recitare quanta sit ibi opulentia bonorum omnium, auri et argenti, palliorum multiformium, sacrarumque reliquiarum : omni etiam tempore, navigio frequenti cuncta hominum necessaria illuc afferuntur. » (Fulcherii Carnotensis, Gesta peregrinantium Francorum.)

leurs plus riches monuments : mais le despotisme de Constantin n'a pu emprunter ni le génie ni l'âme des hommes illustres que ces immortelles productions représentent. Elle ne rappelait pas la ville de Romulus seulement par ses sept collines ou ses quatorze quartiers; elle avait hérité aussi de ses folies gigantesques. Nulle part, le tumulte des orgies n'a été si bruyant, les chants de l'ivresse si effrénés : on respire sur cette côte la brise odorante des mers; le baume d'Arabie y verse la lumière; là se dépense le pillage de l'univers. Au moment même où tout s'en va par lambeaux, Byzance nourrie dans les vices insulte à ses misères par sa pompe et sa mollesse. Ses ennemis lui vendent le soleil qui l'éclaire; et sa vénalité morte à la honte court au-devant du joug qui la menace. Tout lui manque à la fois : elle n'a plus la paix, elle n'a plus la victoire, bientôt elle n'aura plus la vie; et, quand un lugubre linceul va devenir sa robe royale, sans remords de la veille, sans souci du lendemain, elle noie sa terreur dans les voluptés, elle remplit de joie ses dernières heures. Voyez l'insouciant qui prend sa chaussure de soie, qui se couronne de roses, qui descend au cirque sur les gradins de l'amphithéâtre, et ne s'inquiète pas plus de la tempête que le léger Alcyon dont l'orage berce le nid. Ces bacchanales impies présagent toujours et précèdent souvent le déclin des états. Les horreurs qu'elles a vues l'ont brûlée comme Sodome, les débauches qu'elle a commises l'ont éternuée comme Capoue.

En face de cette belle proie qui appelle l'ambition, et d'avance appartient au premier occupant, les Francs se prennent à révéler l'étincelle mourante de Rome, qu'ils croient saluer en s'inclinant devant elle. Ils n'ont osé ravir à Byzance son titre impérial,

le seul débris qui lui reste de sa splendeur déchue; ce respect superstitieux leur sera funeste. Les Grecs leur ont déjà passé la coupe empoisonnée : tant de voix trompeuses charment l'oreille, tant de lumières éblouissent pour égarer les yeux, que les délices du climat corrupteur traversent les plus dures cuirasses, et que les corps de fer puisent sur ce sol amolli un germe de mort. Désarmés par cette halte, oublieront-ils Jérusalem et la croisade ? L'ordre des chefs recompose les légions : elles quittent enfin ce séjour dangereux à leur honneur et à leur vertu, pour commencer une guerre de géants où s'agite le sort du monde. L'Iliade chrétienne va s'ouvrir : elle a ses héros, Godefroy, Hugues, Tancrède, d'un courage homérique, qui valent à eux seuls des armées. Elle a son invincible Achille et le sage Nestor dans Raymond de Toulouse (1), dont l'expérience maîtrise la fougue, mais dont l'âge n'a pu glacer la vigueur au conseil et dans l'action. Pourquoi faut-il qu'elle ait aussi son artificieux Ulysse, le haineux Bohémond de Tarente ?

Tous les hauts faits de cette brillante épopée rappellent le même héros : sur les champs de bataille où s'épuise la fécondité de l'Asie, nous retrouvons toujours Raymond de Saint-Gilles. C'est un glaive dont la pointe avance partout. A Nicée, il s'élance le premier sur la brèche, derrière laquelle les assiégés élèvent de nouveaux remparts. Il combat de sa personne comme un simple chevalier dans les plaines de Dorylée, où disparurent devant lui des murailles mouvantes d'infidèles. Il brûle d'enthousiasme, lorsque le siège expire de découragement au

(1) Le Comte de Toulouse, né en 1042, se trouvait le plus âgé de tous les Princes qui prirent la croix.

pied des murs d'Antioche; murs de granit, dont l'épaisseur dit la force, et la hauteur leur crainte. Là où est le danger, là aussi se montre l'étendard de Provence. Ses braves et féaux gentilshommes, enfants magnanimes d'une grande patrie, suivent le chemin qu'a frayé son courage. Combien d'entre eux ont laissé des noms illustres dans l'histoire! J'entends Guillaume de Forez crier : Toulouse! en l'honneur du vaillant Comte qui rend à Dieu la cité des conciles. Je vois Raymond Pelet prendre Tortose avec trois cents chevaliers; Goussier de Lastours monter seul à l'assaut de Marrah, et défier une armée d'ennemis. Ici Adhémar de Monteil, là l'Evêque d'Orange marchent la lance à la main et le casque en tête; pareils aux esprits célestes que les légendes nomment parmi les hommes, au sein de l'ardente mêlée. Pierre d'Hautpoul sur les bords de l'Oronte, Balazun à l'attaque meurtrière d'Archos, gagnent un glorieux martyre. Héraclé de Polignac meurt et sourit; car son dernier regard a vu la déroute de Kerbogha et la fuite de ses émirs. Le jeune et audacieux Sabran dirige la fameuse tour roulante contre les places que la nature et l'art ont fortifiées, malgré la pluie du feu grégois dont rien ne peut éteindre l'activité dévorante, malgré les éclats de cette foudre odieuse qui trouble la valeur et met la prudence en défaut. Et les Montbel, les Castellane, les d'Albret, quel bataillon sacré! Il tient l'Islamisme en échec : un autre Epaminondas est à sa tête pour le conduire.

De Damas à Jérusalem, l'Orient s'est levé, s'est armé. Il s'encourage à la résistance, en comptant ses oracles, ses soldats et ses dieux : mais ses oracles l'abusent, ses soldats sont vaincus, et ses dieux le défendent mal; ils ne sont pas, comme le Dieu des chrétiens, les dieux de la liberté. Où est la puissance

tant vantée des Seljoucides ? Elle ne doit son salut qu'à son immensité. Invincible Togrul, où sont les deux cimenterres, emblème de votre domination sur le monde ; et vous, Arslan, les douze cents princes qui gardaient votre trône ? Puissant Malek, vos états plus vastes que ceux de Cyrus, où sont-ils ? Dans la poussière ! c'était écrit. L'Asie sert ainsi de tombeau aux peuples dont elle a été la mère. L'orgueil humain s'épouvante, en voyant les générations s'effacer comme des hommes, et leurs cendres se disperser aux quatre vents de la terre comme les feuilles de l'automne, sans que leur pied laisse de trace sur ce sol primitif. Nulle part les empires ne grandissent et ne tombent plus soudainement : ils y ont tous déposé, ainsi que la vague périssable, leur tribut éphémère d'illustration et d'infortunes. Tantôt c'est Babylone la fille de l'Euphrate, et tantôt c'est la superbe Tyr, qui portent des déserts sur leurs combles écroulés : les sables recouvrent ces cadavres de villes, et proclament avec éloquence le néant des grandeurs. Terrible leçon ! Elle semble déjà perdue pour les croisés.

Tandis qu'ils poursuivent leur course triomphante, Alexis, le mauvais génie de la guerre sainte, glane sur leurs pas les dépouilles qu'ils ont dédaigné d'attendre. Toujours plus riche après les luttes que d'autres ont ensanglantées, il se replonge dans l'ombre à l'approche du péril, pour reparaitre avec le succès (1). L'exemple de ces intrigues est fatal aux

(1) Il est constant que les Grecs n'ont eu aucune part à la prise de Jérusalem. Alexis I.^{er}, qui déjà s'était retiré en apprenant la triste position des croisés devant Antioche, donna ordre, après la reddition de cette ville, à son général Tatice de retourner à Constantinople. Anne Comnène avoue elle-même les soupçonneuses précautions de son père : au mépris des traités, il laissait man-

Latins. Une tiédeur mondaine remplace leur zèle naguère si désintéressé : ils ne cherchent que des dangers profitables ; ils ne veulent que des triomphes utiles. Cet égoïsme sordide flétrit leurs lauriers et les mains qui les cueillirent : ils se haïssent, se calomnient, s'assassinent ; ils perdent la mémoire et le sentiment de l'honneur. Bohémond s'établit à Antioche par des ruses infâmes, Baudouin plus coupable s'empare d'Edesse par un double crime, la trahison et le meurtre. Dans ce pillage illégitime de l'Asie, chacun se hâte de faire son lot : le meilleur est au plus fourbe. Jérusalem, c'est de ton bien qu'ils disposent, et c'est la robe du Seigneur qu'ils vont tirer au sort ! Que ces ambitieux se rapetissent auprès du Comte de Saint-Gilles ! Simple et modeste, quand ses exploits jettent sur la gloire un éclat inaccoutumé, il montre que l'homme ne fait de grandes choses qu'en restant sourd au cri des passions. Il prouve aussi que toutes les pensées généreuses s'engendrent dans un cœur où vibre la foi, lui qui, derrière ce tumulte d'intérêts, à travers le fracas des armes, sous ces violences et ces tempêtes, reproduit dans son pèlerinage de l'Oronte au Jourdain ce que la vertu a de plus pur, la fidélité de plus admirable, le dévouement de plus héroïque. Sa noble conduite excite la haine de ceux qu'elle condamne. Mais le dénigrement et l'envie ne peuvent l'atteindre (1) : il immole ses ressentiments au succès de

quer de vivres l'armée des Francs ; il gardait adroitement leurs conquêtes ; il envoyait des pillards, afin de les attaquer sur leur passage.

(1) Robert le Moine convient que, dans tous ses démêlés avec Bohémond, Tancred et Godefroy, le Comte de Toulouse eut la justice de son côté, et que l'ambition ou la passion n'eurent aucune part à ses démarches (*Historia Hierosolymitana*, l. II,

la croisade, et sait se vaincre lui-même; il s'efforce d'adoucir par sa médiation les discordes qu'une réconciliation sincère ne doit pas terminer. Ah, cessent ces jalousies, s'apaisent ces haines! Que les querelles soient muettes! La parole est à l'épée : voici Jérusalem!

Jérusalem, le terme de ce long voyage, le but de cette périlleuse entreprise! Jérusalem, que l'Homme-Dieu illustra par sa venue, sanctifia par ses miracles, racheta par ses souffrances, immortalisa par sa mort et consacra par son tombeau! C'est l'image de la cité céleste, objet d'amour pour toutes les nations. Loin d'elle, les Juifs dispersés regrettent leurs palmiers de Jéricho, leurs vignes du Carmel; ils soupirent après les roses des jardins d'Abraham. La Mecque musulmane l'a saluée du nom de sœur (1); mais l'Europe

p. 34; l. VII, p. 70). L'Archevêque de Tyr parle avec enthousiasme de ses libéralités en Terre-Sainte : *Perpetuò plùs cæteris abundabat, ipse enim de proprio ærario absque collatione populi artificibus impensas ministrabat, sed et multis militibus quibus sua defecerant viatica, stipendia ministravit*..... Raymond remit en effet au siège d'Antioche 500 marcs d'argent fin entre les mains de l'Evêque du Puy, pour servir à remonter ceux de ses chevaliers qui perdraient leurs chevaux dans le combat. Il donna 100 marcs d'argent à Tancrède, pour l'aider à la construction d'un fort au delà de l'Oronte, que ce prince s'excusait d'entreprendre, sous prétexte qu'il n'était pas assez riche : plus tard il lui compta 5000 sols et lui fournit deux chevaux arabes, en l'engageant à son service jusqu'à Jérusalem. Pour déterminer les autres princes à ce voyage, il offrit 10,000 sols à Godefroy, autant au Duc de Normandie, 6000 au Comte de Flandre, et à chacun des autres à proportion. Enfin, lors du siège de la ville sainte, il fit crier par ses hérauts dans toute l'armée, que quiconque apporterait trois pierres pour combler le fossé, recevrait un denier de lui; or il fallut trois jours et trois nuits pour achever cet ouvrage.

(1) Mahomet a promis de grandes récompenses à ceux qui viendront visiter Jérusalem, ou qui feront des offrandes dans le Temple. « Que celui qui ne peut y aller, écrit l'historien arabe Enisole-

chrétienne vient protester en armes contre cette impure alliance. Quelle fut sainte la joie de Raymond, à son entrée sur cette terre, témoin solennel de la scène évangélique qui renouvela l'univers ! Dites-nous, pieux pèlerin, dites-nous vos poétiques émotions sous la tente des Patriarches, lorsque des hauteurs d'Emmaüs il vous fut donné de contempler les tours crénelées de l'antique Sion, et le fertile pays de Chanaan où coulait le lait et le miel (1) ? Les vierges de Salem chantent-elles toujours leurs douces mélodies sur les collines de Juda ? La harpe du Roi-*Prophète* est-elle suspendue au saule de la rive ? Voit-on sur le mont Liban le cèdre balancer son majestueux feuillage ? L'or d'Ophir et la pierre de Phénicie ornent-ils encore le temple de Salomon ? Avez-vous entendu le Cédron gémir dans sa vallée profonde ? La voix éloquente du fils d'Amos n'ébranle-t-elle pas les échos d'Israël ?

Hélas ! Jérusalem se montrait au Comte de Saint-Gilles, ainsi qu'elle apparut autrefois à Jérémie, insultée des passants, noyée dans ses pleurs, privée de son peuple, assise dans la solitude. De la montagne sacrée où il dresse son camp (2), il aperçoit, sous le

Djelil, y envoie une lampe et de l'huile pour nourrir les lampes, et il aura le même mérite que s'il y était allé en personne. Les Anges ne cesseront d'implorer pour lui la miséricorde de Dieu, tant que sa lampe jettera quelque lueur ; et celui qui y fera une fondation pieuse, obtiendra une prolongation de sa vie pour quinze ans ; ses enfants et ses richesses s'accroîtront. »

(1) « Lorsque les croisés découvrirent de loin Jérusalem, dit Fuller, ce fut un spectacle touchant que la joie qu'ils en montrèrent, et les divers mouvements qui leur servirent à l'exprimer : les uns se prosternaient à terre, les autres s'agenouillaient, d'autres pleuraient à chaudes larmes ; et tous avaient grand-peine à maîtriser leurs transports. »

(2) Tous les anciens chroniqueurs sont d'accord qu'au siège de Jérusalem, Raymond transporta ses quartiers sur la montagne de Sion ; vers le midi de la ville.

vol des grands aigles dont parle Ezéchiel, le denil de la tour de David, les minarets des mosquées, les cimes des sycomores, la fontaine de Siloë qui réfléchit ces tristes images, et le Jourdain qui roule à la Mer morte ses ondes silencieuses. Jusques à quand les fils adultères de la servante Agar adoreront-ils les veaux d'or dans le sanctuaire? Jusques à quand la maîtresse des provinces sera-t-elle assujettie au tribut, et réduite à une captivité non moins déplorable que celle de Juda à Babylone, ou d'Israël en Médie? Levez-vous de la poudre, belle fiancée de l'Eglise! Rompez vos chaînes, reine longtemps esclave! Honte à celui qui n'ensanglante pas aujourd'hui son épée! Le courroux de Jéhovah et le fer des croisés vont purifier la ville éternelle de ses souillures : ils ébranlent les huit portes de son enceinte, ils entrent en maîtres. La profanation a été cruelle ; cruelle aussi est la vengeance. Malheur aux vaincus!..... Et dès que la fumée de ce vaste incendie fut dissipée, dès que les cris des victimes eurent cessé, alors on vit les vainqueurs s'avancer, tête et pieds nus, et monter le Golgotha au chant des psaumes et des cantiques. Les mains qu'ils élevaient au ciel étaient encore teintées de sang ; mais leurs yeux se remplissaient de larmes. Oubliant les penses de la terre, ils s'agenouillaient en prières au pied du monument de leur rédemption ; ils imprimaient leurs lèvres sur les dalles vénérées d'un tombeau, le sépulcre du vieux monde et le berceau du monde nouveau.....

A qui donc appartiendra le glorieux héritage de David et de Salomon ? Au plus digne ! les Princes de la croisade élisent celui qui fut toujours le plus brave, toujours le premier dans les conseils ; et l'armée entière, confirmant leur choix, offre à Raymond de Toulouse un trône plus saint à ses yeux que le trône

de Rome, la capitale de l'univers catholique. Le sceptre de Jérusalem mérite son ambition. Pour lui la souveraineté est un souvenir de famille et un exemple héréditaire : son front a déjà senti le contact d'une couronne. Et cependant le magnanime vieillard se dérobe à tant de séductions et d'hommages (1). L'humilité chrétienne ne lui permet pas de ceindre un diadème d'or aux lieux où le Christ fut couronné d'épines : s'il s'est rendu digne du sceptre, il possède la vertu plus rare de le laisser passer en d'autres mains. On ne sait qu'admirer davantage, de son désintéressement qui signala le début de l'entreprise, de ses sacrifices qui en ont accompagné l'exécution, ou de cette abnégation qui en consacre le terme. Deux fois et sans regret, il refuse de régner (2). N'est-il pas plus que Baudouin, que Godefroy lui-même ? Ne reste-t-il pas l'homme de l'Eglise, le juste selon la loi, qui peut répéter à bon droit ces divines paroles : Mon royaume n'est plus de ce monde !

C'est un touchant spectacle de suivre ce guerrier livrant à l'Islamisme un éternel assaut : ses exploits sans nombre et ses conquêtes sans fin assurent une place aux cendres du Sauveur, dont le précieux dépôt lui fut confié. Jérusalem délivrée a rendu la haine et l'audace à tous ses ennemis. L'Orient, obstiné vaincu, se relève comme Antée après avoir touché le sol, et déchaîne à la fois ses fils, ses villes, ses rivaux ; le Soudan d'Egypte couvre la mer de ses vais-

(1) *Hortabantur principes comitem Sancti Elgidii, ut acciperet regnum. At ille nomen regium se perhorrescere fatebatur in illâ civitate. (Raimundi de Agiles historia.)*

(2) A la mort de Godefroi (18 juillet 1100), les croisés qui étaient à Jérusalem, envoyèrent prier Raymond de venir dans cette ville où l'on avait dessein de le nommer roi. Le Comte refusa de s'y rendre ; et le prince d'Edesse fut élu.

seaux, et la terre de ses phalanges : Commène renouvelle ses trahisons impériales. A cette levée de boucliers, le Comte de Saint-Gilles oppose une valeur impassible que le péril n'a jamais intimidée, une infatigable ardeur que le succès ne lasse point, une âme inébranlable que le malheur ne pourra déconcerter. Viennent les troupes du Calife et son Visir Afdal ! Sa gloire n'en sera que plus complète. Il dissipe ces ligues menaçantes devant le roc d'Ascalon : à lui tout l'honneur de cette mémorable journée, qui lui gagne plusieurs victoires, et décide pour un siècle du sort de la Palestine (1) ! Le chemin miraculeux d'Hébron, où Josué arrêta le soleil afin d'agrandir son triomphe, a vu de nouveau l'idolâtre briser son arc et jeter ses flèches : l'Egyptien n'est adroit qu'à éviter le vainqueur, il n'est prompt qu'à rejoindre sa flotte encore chargée des machines de guerre, que dans sa jactance il destinait au siège de Jérusalem. L'Asie paraît enfin réduite à une défensive impuissante. Maraclée, Valenia livrent leurs armes ; Tortose succombe ; Gibelet se laisse emporter par escalade ; et Tripoli, étroitement bloquée, n'a plus que quelques jours à tenir. Le sol de la Syrie, sous les pas de l'heureux Raymond, ressemble à l'hippodrome d'Olympie où les Grecs disputaient le prix de la course.

Mais ses succès même l'affaiblissent. Les croisés qui, dans le partage du butin, n'ont obtenu ni suzerainetés ni terres, sont retournés en Europe émerveiller les manoirs du récit de leurs prouesses. Le cou-

(1) La bataille d'Ascalon occupe une grande place dans l'histoire et la poésie chrétiennes. Le Cadi Mogir-Eddin nous apprend qu'un poète arabe adressa à Raymond des vers dont voici le sens : « Tu as vaincu par l'épée du Messie. O Dieu ! quel homme que ce saint Gilles ! La terre n'avait pas vu de déroute semblable à celle d'Afdal l'Egyptien ! »

rage de Raymond , la sagesse de Godefroy et l'épée de Tancrede restent les seuls défenseurs du Saint-Sépulcre. Que deviendra cette poignée d'élite ? La fuite de leurs compagnons leur ôte tout espoir de secours ; la foule des Musulmans leur coupe la retraite. Les têtes sanglantes des Giaours sont attachées à la selle des coursiers arabes (1). Montagnes de Cappadoce , rendez-nous nos légions ! La fortune hésite , et change , sans changer le Comte de Saint-Gilles : elle mit le sceau à sa gloire , en plaçant sa vieillesse entre l'ingratitude et les revers. Jamais sa grandeur d'âme , la noblesse de son caractère et sa piété n'éclatent ensemble dans une harmonie si sublime , qu'aux défilés de la Paphlagonie , lorsqu'il apaise les injustes murmures des Provençaux et la sédition d'une cohorte indisciplinée ; ou lorsqu'acceptant la bataille d'un contre cent , il vend cher sa première défaite au Sultan de Roum. Ce sont là des pertes triomphantes , aussi honorables que les plus belles victoires. Que dis-je ? Il n'a rien perdu , puisque ces désastres ont respecté l'héroïsme de sa constance et de sa foi.

La cour de Constantinople recueille son infortune : mais il n'y dépose ni ses armes , ni sa vaillance. Cette vie guerrière n'a pas ses temps de repos. Bientôt il déroule aux vents d'Asie ses bannières écarlates , et reparait sous les murs de Tripoli la belliqueuse. Que d'obstacles en prolongent le blocus ! Les fortifications

(1) Kilig-Arslan , l'Epée du Lion , comme le nomme Ibn-Alatir , et que tous les chroniqueurs latins confondent avec son père Soliman , détruisit successivement au mois de juillet 1101 , trois nouvelles armées de croisés qui traversaient l'Asie : l'une , sous la conduite des Comtes de Toulouse et de Blois ; la seconde , sous les ordres du Duc d'Aquitaine et du Comte de Vermandois , auxquels s'était joint Guelfe , duc de Bavière ; et la troisième , commandée par le Comte de Nevers.

sont inexpugnables, la garnison nombreuse, le gouverneur intrépide. Les hardis travaux du Comte de Saint-Gilles surmontent la nature. Sur la hauteur du Liban qui les domine, les assiégés ont vu avec effroi un camp se bâtir, croître et devenir une ville de guerre; ils apprennent que le siège ne sera jamais levé. De là, Raymond presse leur chute : inaccessible sur le Mont-Pélerin, ainsi que l'aigle dans son aire, il défie toutes les attaques. C'est sa dernière conquête. Devant ces remparts qui croulent, il meurt d'une mort plus que romaine, en héros et en martyr, écrasé, comme un autre Machabée, sous le poids du géant qu'il a vaincu (1).

La victoire accorda ses palmes aux funérailles du Comte de Toulouse. Il ne fut pas l'Annibal d'une Carthage asservie : il n'eut point, au terme de sa carrière, la douleur de prévoir que sa mort détruirait son ouvrage. Il laissait au contraire ses deux patries dans la plénitude de leur fortune, ses deux amours remplies de son souvenir. Tandis que la Provence, gouvernée par une race de poètes et de parfaits chevaliers, accomplissait les merveilles de son berceau avec un surcroît de bonheur, l'ange de Palestine, regardant l'Asie ouverte jusqu'au Tigre à ses drapeaux (2), se glorifiait d'avoir terrassé le colosse

(1) Nous lisons dans l'histoire générale d'Aboulféda, que dans une de leurs fréquentes sorties, les assiégés mirent le feu à la nouvelle ville. Le Comte de Saint-Gilles, surpris sur un toit par les flammes, tomba avec la charpente : cet accident lui occasionna une maladie qui l'emporta au bout de dix jours (28 février 1105). Tripoli ne se rendit au Comte Bertrand que le 10 juin 1109, après sept ans de blocus.

(2) Le royaume de Jérusalem s'étendait depuis le fleuve Adonis jusqu'à l'Égypte; la principauté d'Antioche, de Tarse à Tortose; le comté de Tripoli, depuis Maraclée jusqu'à Byblos; et celui

musulman. Mais les mystérieux desseins de la Providence déconcertent toutes les prévisions humaines. Cette aurore d'un éclat si consolant va bientôt s'obscurcir : l'avenir démentira cruellement ces saintes espérances ; l'avenir, sphynx impénétrable, qui ne souffre pas qu'on lui arrache le secret de ses énigmes. Voici l'heure qui sonne, voici l'heure sonnée, où les Chrétiens creusent leur tombeau dans les violences fratricides d'une guerre de famille. A des commencements superbes de prospérité succède alors une décadence sans retour. Cette royauté, jeune d'années, est déjà travaillée par une précoce décrépitude : la fleur hâtive s'est fanée avant de s'être épanouie. Jalouse d'elle-même, elle déchire ses entrailles par de honteuses défaites et de plus honteux succès ; saisie d'un esprit de démence, elle appelle le cimetière de Saladin à l'aide de son suicide. Ainsi vont en pièces les états d'Orient, en attendant que Tibériade consume leur ruine par la ruine de Jérusalem.

Un lien funéraire rattache à ces malheurs la déplorable catastrophe du Midi (1). De vieilles antipathies se sont rallumées ; car les Francs ont traversé une seconde fois la Loire. Cette croix qui brille sur leurs poitrines, ce n'est plus le signe de l'honneur qu'arbora jadis la chrétienté : la religion porte un flambeau qui éclaire, et non une torche qui dévore. La féodalité du Nord vient étouffer à son réveil, sous son gantelet de fer, le génie démocratique endormi

d'Edesse, de l'Euphrate au Tigre. Les Mahométans ne conservaient en Syrie que quatre villes : Damas, Alep, Hems et Hama.

(1) Saladin entra dans Jérusalem en 1187. Six ans auparavant, Henri, abbé de Clairvaux, légat du pape Alexandre III, avait donné, par la prise de Lavaur, le signal des persécutions contre les sectaires de la Provence.

sur la foi de sa force. Terre de Langue-d'Oc, qu'as-tu fait de ta splendeur? Que sont devenues ces légions innombrables que tu envoyais au loin, aujourd'hui que tu es mal gardée et mal armée? Rappelle ce Raymond qui commanda à la victoire et la trouva toujours docile à ses commandements, pour fermer tes frontières et que Montfort n'entre pas, aujourd'hui que tes meilleures épées se brisent ou se faussent par le plus lâche de tous les crimes, la trahison; de toutes les trahisons par la plus impie, celle qui renie l'infortune (1)! Effroyable tragédie dont un peuple est la victime! Sanglante apothéose que célèbre un chant vengeur, l'Hymne de naufrage, inspiré par la Terreur et le Désespoir, ces Muses qui sont des Furies! Et quand la Poésie Provençale a déploré le sac des cités et les ravages des provinces, le meurtre des vieillards et les injures des femmes, ces horreurs sépulcrales de toute guerre d'extermination, quand elle a redit les remords du pape Innocent qui frappait d'un tardif anathème le fanatisme des persécuteurs, elle brise sa lyre, et s'enfuit au ciel, véritable Astrée, mettant par son silence le comble à toutes les misères. Et quand la Niobé des nations, privée de son dernier enfant et de sa dernière couronne, fut sans voix pour pleurer ses infortunes, ainsi que Rachel, elle ne voulut pas être consolée parce que ses fils n'étaient plus, et alla tomber mourante aux pieds de saint Louis.

Oublions cependant ces longs jours d'abaissement et de tristesse. Les souffrances de l'humanité ne sont jamais stériles pour l'œuvre sociale. Ils ne parcou-

(1) Deux hommes de la Langue-d'Oc combattaient dans les rangs de Simon de Montfort. L'un était Baudouin, frère du Comte de Toulouse; l'autre, le Troubadour Perdigon, qui célébra la victoire de Muret.

rurent pas inutilement le monde ces généreux martyrs qui allaient rompre leurs lances féodales dans les champs de Syrie. Lorsqu'elle les poussa en Orient, l'Eglise déracinait le fief, au profit de la royauté et de la bourgeoisie. Consolons-nous : si l'on compte en Europe quelques seigneurs de moins, on remarque une Europe nouvelle, avec d'autres idées et d'autres mœurs ; nous y voyons les communes de France, d'Allemagne, et les républiques italiennes, suisses, hollandaises. Inclignons-nous devant l'embryon des classes modernes ; saluons l'avènement de l'homme libre. Les larmes de nos pères ont porté aussi leurs enseignements et leur sagesse. Elles nous ont donné le plus beau des titres : elles nous ont fait Français. Puisse cette joie combler l'abîme où notre passé est venu finir ! puisse-t-elle effacer jusqu'à la mémoire de l'invasion qui saigne encore au cœur du Midi, malgré l'ancienneté des blessures ! Cette société n'a péri que pour laisser la place à une société plus éclairée : telle est la marche constante du genre humain. Mais, bien que la grandeur de celle-ci couvre le monde entier, elle n'absoudra jamais les poignards sous lesquels notre nationalité a succombé : c'est la morale de la conquête.

O Provence, ô ma patrie, relève la tête avec le noble orgueil des jours où un diadème la parait ! Si tu as vu, après tant de pillages, s'écouler entre tes mains, comme une eau trompeuse, les trésors que tu amassais pour un autre avenir, tu as contribué pour ta part au progrès de la civilisation ; avec ce souvenir, on demeure un grand peuple. Et la plus belle couronne, celle que les révolutions respectent, parure glorieuse que le temps ne fait qu'embellir, ne l'as-tu point conservée ? Le fer et la flamme ne peuvent rien contre la pensée. Non, la vie intellectuelle du Midi

ne s'éteignit pas avec sa puissance politique : non, il n'est pas réduit à une contemplation stérile des beautés qu'il tira de son sein. Ce pays a les entrailles fécondes; il est inépuisable en créations renaissantes, qui continuent son règne à travers les âges. Voilà de ces célébrités qui ne passent point, et de ces princes que l'on retrouve toujours sur leur trône. Vous conduisez cette illustre myriade, Raymond de Saint-Gilles, digne émule des héros dont Hérodote racontait les exploits à l'assemblée des Jeux Olympiques, et de ceux à qui Rome prodiguait les trois cents triomphes du Capitole. Chef d'un état, nul plus que vous n'a fondé : guerrier, plus qu'aucun autre vous avez combattu. Le philosophe dira par quel ordre savant vous avez pu débrouiller le chaos, et asseoir les bases d'une société nouvelle : le chrétien admirera votre piété aussi sincère que votre désintéressement fut sans bornes; ce sont là des vertus de tous les siècles. Toulouse, reconnaissante des services qui lui acquirent l'indépendance, des travaux qui lui valurent la renommée, vous proclame l'égal des preux immortels, que les traditions chevaleresques offrent pour modèles aux hommes du sceptre et de l'épée (1). Elle convie ses enfants à réparer les injustices ou l'oubli de l'histoire envers son époque nationale, dont vous fûtes l'âme, et que vous dominez, pareil à ces colonnes enchantées de Palmyre, restées debout au milieu des ruines pour servir d'appui à l'édifice qu'on veut rétablir, et faire comprendre le monument qui n'est plus. Elle ombrage votre buste d'un nouveau laurier dans le sanctuaire qui garde nos trophées patriotiques. C'est

(1) On comptait neuf preux : Josué, David, Judas Machabée, Hector, Alexandre-le-Grand, Jules César, Charlemagne, Artus et Godefroy de Bouillon.

une mère fière de la gloire de son fils, et qui ne se lasse pas de la publier. Souvenons-nous qu'elle a gravé sur le marbre, que deux nobles sentiments inspirèrent cette grande vie : ils sont la loi de ce monde ; l'écrivain a sans cesse besoin de les invoquer pour expliquer le génie et l'influence de Raymond de Saint-Gilles, je veux dire, RELIGION et HONNEUR !



